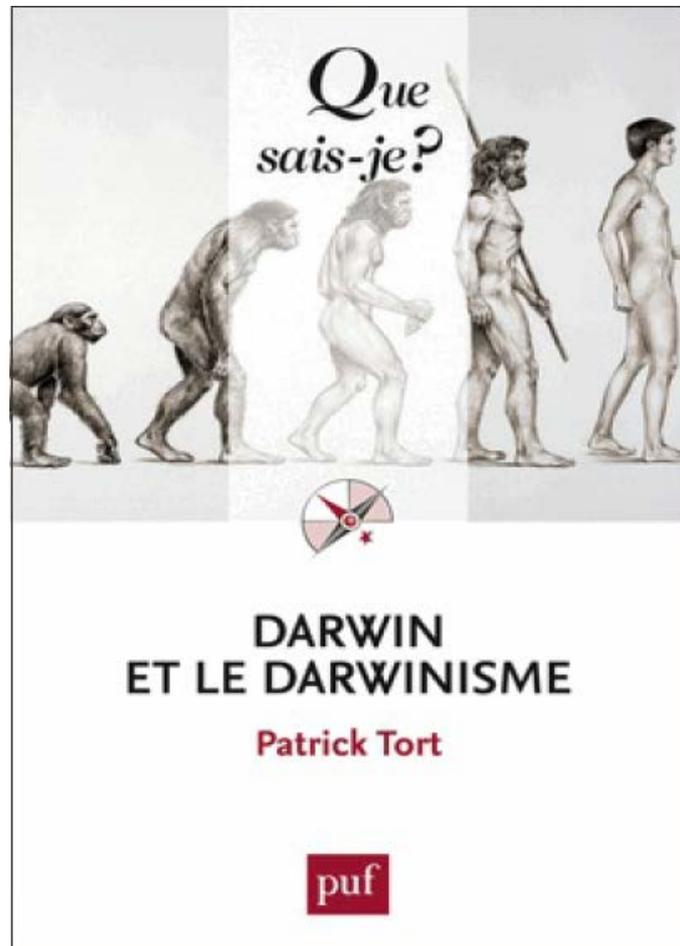


QUE SAIS-JE ?

Darwin et le darwinisme

Patrick Tort

2011



Chapitre IV

La filiation de l'homme et la sélection sexuelle

Chapitre VI

Le darwinisme dénaturé :

darwinisme social, sociobiologie, eugénisme

Chapitre IV

La filiation de l'homme et la sélection sexuelle

The Descent of Man and Selection in Relation to Sex, troisième grand ouvrage de synthèse de Darwin, a été introduit en France à travers une première traduction de Jean-Jacques Moulinié (1872), où *Descent* – qui signifie le fait de « descendre de », d'être issu d'une souche ou d'une lignée, de provenir d'une origine, de procéder d'une série d'ancêtres, de représenter le point d'aboutissement actuel d'une généalogie, bref, d'avoir une *ascendance* – est rendu par « descendance », dont l'usage en français, dans un tel registre, est rare et contesté. Nous donnons dans l'article « Descendance » du *Dictionnaire du darwinisme* les raisons sémantiques qui nous font préférer pour cette traduction le terme de « filiation » entendu dans son acception juridique – établir la filiation de quelqu'un consistant à authentifier son ascendance en remontant le long du lien (de « descendance ») qui unit jusqu'à lui des individus directement issus les uns des autres par un acte de génération. L'usage s'étant toutefois longtemps imposé, dans le contexte francophone, du terme malaisé de « descendance », on le trouve encore, mais de plus en plus rarement, sous la plume des commentateurs de Darwin qui se sont nourris des anciennes traductions.

Si l'on mesure dans toute son ampleur le choc produit par *L'Origine des espèces*, déjà largement diffusée à ce moment aux États-Unis et sur le continent européen, on pourra évaluer l'intérêt que pouvait susciter, en 1871, un ouvrage attendu et présenté comme l'extension à l'Homme de la théorie de la descendance avec modifications, et donc comme l'émancipation définitive du discours naturaliste par rapport au plus résistant des interdits théologiques : celui qui tendait à préserver ultimement l'humanité de son inscription au sein de la série animale. Mais l'ouvrage était en même temps ressenti comme devant être, très logiquement, le lieu de l'extension de la théorie *sélective* à l'homme et aux

sociétés humaines. L'enjeu *scientifique* d'un tel livre apparaissait dès lors comme indissociable d'enjeux *philosophiques et politiques* déterminants au cœur d'une époque d'expansion et de consolidation des emprises coloniales, et dans une société en restructuration traversée par les luttes sociales – théâtre d'un conflit non seulement entre conservatisme et libéralisme, mais aussi bien entre des versions différentes du libéralisme conquérant.

I. – Le transformisme darwinien étendu à l'Homme

« L'unique objet de cet ouvrage, écrit Darwin, est de considérer, premièrement, si l'homme, comme toute autre espèce, est issu par filiation de quelque forme préexistante ; deuxièmement, le mode de son développement ; et, troisièmement, la valeur des différences entre ce que l'on appelle les races de l'Homme. »

Le premier acte de la démonstration de Darwin consiste à dresser la liste des phénomènes de ressemblance qui, selon lui, rendent indiscutable le lien qu'il veut établir entre la constitution anatomo-physiologique de l'Homme et celle des autres membres du groupe des Vertébrés. Ses arguments, empruntés d'abord à l'anatomie comparée, et particulièrement à Huxley, sont déjà classiques : identité de conformation du squelette, des muscles, des nerfs, des vaisseaux, des viscères et même de l'encéphale lorsqu'il s'agit des signes supérieurs ; communicabilité réciproque de certaines maladies entre les animaux – les singes surtout – et l'Homme ; parenté entre les parasites qui affectent les Hommes et les animaux ; analogie également entre les processus qui, chez les uns et les autres, suivent les phases de la lune, entre les phénomènes cicatriciels, entre les comportements reproducteurs, entre les différences qui séparent les générations et les sexes, entre les stades et les mécanismes du développement embryonnaire, singulièrement lorsque l'on observe la parturition des singes ; communauté de la détention d'organes rudimentaires ; existence d'un revêtement laineux (*lanugo*) chez le fœtus humain au sixième mois ; traces persistantes, chez l'Homme, à l'extrémité inférieure de l'humérus, du *foramen* supracondyloïde, ouverture par laquelle passent, chez « quelques quadrumanes, les Lémuridés et surtout les Carnivores aussi bien que beaucoup de Marsupiaux », le « grand nerf

de l'avant-bras et souvent son artère principale », etc.

Mais les données mises en œuvre par la grande somme compilatoire et illustrative que constitue *The Descent* excèdent considérablement les seuls domaines de l'anatomie et de la physiologie comparées. Celles que Darwin emprunte également à l'anthropologie physique, à l'anthropométrie, à l'observation du comportement humain et à l'étude des sociétés « civilisées » et des cultures exotiques (dont certaines remontent à sa propre expérience de voyageur) lui fournissent les éléments qui lui permettent de mettre en évidence le fait que la variabilité, prouvée chez l'Homme sur le terrain de l'anatomie, l'est également sur les plans raciologique et sociologique, et que, sous des modalités qui n'ont été, hélas, convenablement analysées que bien tard, la *sélection* se poursuit au sein de l'humanité.

II. – L'effet réversif de l'évolution

Darwin se livre donc, dans *La Filiation*, à un essai – inévitable du point de vue de la cohérence et de la portée de sa théorie – d'unification de l'ensemble des phénomènes biologiques et humains sous l'opération d'un seul principe d'explication du devenir : ce dernier dérive très normalement des sciences qui viennent d'être énumérées, Darwin parcourant leurs différents domaines pour aboutir sans heurt au champ de ce que l'on nommerait aujourd'hui l'anthropologie sociale, ainsi qu'à des observations psychosociologiques et éthiques qui, pour être spécifiquement humaines, n'en sont pas moins évolutivement liées à des données et à des conduites dont l'analyse tend à faire apparaître l'origine au sein des groupes animaux.

Or, contrairement aux interprétations qui ont dominé pendant plus d'un siècle la lecture (en réalité, dans la plupart des cas, la non-lecture) du texte de *La Filiation*, ce continuisme ne fonde ni ce que l'on a appelé d'une manière expéditive le « darwinisme social », présent au contraire chez Herbert Spencer et Ernst Haeckel ni, sous le motif de la « poursuite de la sélection », aucune forme ultérieure d'inégalitarisme social ou racial.

En effet, *La Filiation* établit qu'un renversement s'est opéré, chez l'Homme, à mesure que s'avancait le processus civilisationnel. La marche conjointe du progrès (sélectionné) de la rationalité et du développement

(également sélectionné) des *instincts sociaux*, l'accroissement corrélatif du sentiment de *sympathie*, l'essor des sentiments moraux en général et de l'ensemble des conduites et des institutions qui caractérisent la vie individuelle et l'organisation communautaire dans une nation civilisée permettent à Darwin de constater que la sélection naturelle n'est plus, à ce stade de l'évolution, la force principale qui gouverne le devenir des groupes humains, mais qu'elle a laissé place dans ce rôle à l'*éducation*. Or, cette dernière dote les individus et la nation de principes et de comportements qui *s'opposent*, précisément, aux effets anciennement éliminatoires de la sélection naturelle et qui orientent à l'inverse une partie de l'activité sociale vers la protection et la sauvegarde des faibles de corps et d'esprit, aussi bien que vers l'assistance aux déshérités. La sélection naturelle a ainsi sélectionné les instincts sociaux qui à leur tour ont développé des comportements et favorisé des dispositions éthiques ainsi que des dispositifs institutionnels et légaux *antisélectifs* et *antiéliminatoires*. Ce faisant, la sélection naturelle a travaillé à son propre déclin (sous la forme éliminatoire qu'elle revêtait dans la sphère infracivilisationnelle), en suivant le modèle même de l'évolution sélective – le dépérissement de l'ancienne forme et le développement substitué d'une forme nouvelle : en l'occurrence, une compétition dont les fins sont de plus en plus la moralité, l'altruisme et les valeurs de l'intelligence et de l'éducation. Sans rupture, Darwin, à travers cette dialectique évolutive qui passe par un renversement progressif que nous avons nommé l'*effet réversif de l'évolution*, installe toutefois dans le devenir, entre biologie et civilisation, un *effet de rupture* qui interdit que l'on puisse rendre son anthropologie responsable d'une quelconque dérive en direction des désastreuses « sociologies biologiques ». Cette remarquable dialectique du biologique et du social, qui se construit pour l'essentiel entre les chapitres III, IV, V et XXI de *La Filiation* et qui, en plus de s'opposer à toutes les conduites oppressives, préserve l'indépendance des sciences sociales en même temps qu'elle autorise et même requiert le matérialisme éthique déductible d'une généalogie scientifique de la morale, n'a été reconnue dans toute sa force logique qu'à partir du début des années 1980. Le continuum biológico-social darwinien, dont une bonne métaphore didactique est l'image topologique de la torsion du ruban de Möbius [1], est un continuum *réversif*, impliquant donc un passage progressif au *revers* de la loi évolutive initiale – la sélection naturelle, en tant que mécanisme en évolution, *se soumettant elle-même*, de ce fait, à sa propre loi. Il faudra revenir plus loin sur ce concept qui rend caduque la prétention ordinaire de la plupart des philosophies à déclarer inconcevable la possibilité même

d'un matérialisme intégral englobant l'éthique.

III. – La sélection sexuelle

Le traitement de la sélection sexuelle dans *La Filiation* est extrêmement documenté et parcourt un domaine zoologique très vaste avant de revenir à l'Homme après un long détour passant par l'interrogation de la proportion numérique des sexes (*sex-ratio*) et des différences entre les sexes dans les espèces animales.

La sélection sexuelle « dépend de l'avantage que possèdent certains individus sur d'autres de même sexe et de même espèce, uniquement en ce qui concerne la reproduction » (chap. VIII).

En d'autres termes, la sélection sexuelle ne repose pas directement sur la lutte pour l'existence, mais essentiellement sur une rivalité des mâles dans la compétition pour la possession des femelles, compétition dont les effets, moins rigoureux en règle générale que ceux de la sélection naturelle, sont momentanément disqualifiants pour les vaincus ou les évincés sans être en principe définitivement éliminatoires. La sélection sexuelle, qui sélectionne des caractères sexuels secondaires et repose en grande partie sur l'hérédité « liée à un seul sexe », assure généralement le triomphe des mâles les plus vigoureux et les plus combatifs, ou de ceux qui possèdent une particularité morphologique favorisant leur suprématie au sein de cette compétition (cornes et ergots plus développés respectivement chez le cerf et le coq, crinière plus épaisse chez le lion, plumage plus éclatant et chant plus mélodieux chez les oiseaux). La préférence et le choix exercés par les femelles jouent dans ce processus un rôle déterminant. Darwin retrouve, au sein de l'espèce humaine, des traits de comportement qui manifestent la persistance d'une sélection sexuelle sous les critères (variables suivant les cultures) de la beauté masculine et féminine, et reconnaît le rôle qu'ils jouent lors des choix nuptiaux.

La sélection sexuelle, complément de la sélection naturelle, peut cependant avoir des effets anti-adaptatifs : par exemple, la lourde parure de noce de tel oiseau mâle pendant la période des parades nuptiales, en l'empêchant presque de voler et en l'exposant ainsi davantage à la prédation, constitue potentiellement un obstacle à sa survie. Que la tension vers l'union sexuelle reproductive – qui possède à l'évidence un lien d'origine avec ce

que l'on appelle l'amour – puisse comporter d'une manière intime et permanente un risque de mort est une observation darwinienne qui ne devrait pas échapper à la perspicacité de la psychanalyse.

IV. – Sélection sexuelle et sélection naturelle

La sélection sexuelle, on l'a dit, sélectionne des caractères sexuels secondaires, c'est-à-dire des organes ou des traits morpho-anatomiques appartenant en propre à un seul sexe (le sexe mâle en l'occurrence), lesquels, sans avoir de lien direct avec la génération, en favorisent cependant l'accomplissement : c'est le cas par exemple des organes de préhension développés chez les seuls mâles de nombreuses espèces (certains Crustacés notamment), et qui leur servent occasionnellement à saisir et à maintenir la femelle lors de l'accouplement.

L'hérédité liée à un seul sexe est donc nécessaire pour penser la transmission des caractères sexuels secondaires. Lorsque ces derniers sont l'occasion d'une supériorité dans la lutte, les individus qui en sont porteurs, et qui sont de ce fait capables d'engendrer un plus grand nombre de descendants et d'en assurer la protection, transmettent à ceux-ci cet avantage. Certes, la sélection naturelle suffit à expliquer chez le mâle l'existence d'organes tels que les organes des sens et de la locomotion, qui servent à trouver la femelle en même temps qu'à de nombreux autres usages. Cependant, la sélection sexuelle a dû jouer un rôle non négligeable dans la formation et le perfectionnement de ces organes, dans la mesure où c'est ce perfectionnement même qui assure à certains mâles leur domination sur d'autres mâles et confère aux mieux armés la faculté de transmettre cet avantage à leurs descendants du même sexe. Il faut également noter que les mâles avantagés ayant la possibilité de conquérir les femelles les plus saines et les plus vigoureuses, qui sont également les plus précoces sous le rapport de la fécondité, l'avantage se répartit entre les descendants des deux sexes sous la forme commune d'une santé et d'une vigueur physique augmentées.

« Il y a beaucoup d'autres structures, écrit Darwin, et beaucoup d'autres instincts qui ont dû se développer sous l'effet de la sélection sexuelle, comme les armes offensives et les moyens de défense des

mâles pour combattre et chasser leurs rivaux ; leur courage et leur pugnacité ; leurs ornements variés ; leurs dispositifs pour produire de la musique vocale ou instrumentale et leurs glandes pour émettre des odeurs, la plupart de ces structures ne servant qu'à attirer et exciter la femelle. Il est clair que ces caractères sont le résultat de la sélection sexuelle et non de la sélection ordinaire, puisque des mâles sans armes, sans ornements et sans attraits réussiraient tout aussi bien dans la bataille pour la vie et parviendraient à laisser une nombreuse progéniture, s'ils ne se trouvaient en présence de mâles mieux doués. Nous pouvons conclure qu'il en serait ainsi, parce que les femelles, qui n'ont ni armes ni ornements, sont capables de survivre et de propager leur espèce »

(chap. VIII).

Ainsi, la sélection sexuelle se superpose à la sélection naturelle, travaillant elle aussi à une amélioration qui, pour être de l'ordre de l'aptitude reproductive et de la transmission en ligne mâle de caractères sexuels secondaires avantageux, n'en atteint pas moins bénéfiquement l'ensemble de la conformation et de la santé foncière des individus des deux sexes, par le double mouvement qui pousse les mâles les mieux doués à s'emparer des femelles les plus saines et les plus tôt prêtes à la fécondation, et les femelles à préférer les mâles les plus attrayants, ce qui a pour conséquence une amélioration globale du niveau physique de la descendance : il devient dès lors difficile de démêler ce qui est dû à la sélection sexuelle et ce qui est l'effet ordinaire de la sélection naturelle.

Il est intéressant de noter que le raisonnement qui, chez Darwin, sert à établir la naturalité de la sélection sexuelle est le même qui a servi à établir celle de la sélection naturelle : si en effet l'Homme pratique une sélection sexuelle *artificielle* sur ses animaux domestiques – améliorant dans le sens de ses goûts ou de ses besoins telle ou telle race de coqs par exemple –, il s'en induit nécessairement que la *nature* détient la capacité de sélectionner les caractères sexuels secondaires (dont la variabilité est nettement accusée), dans le sens d'un avantage reproductif, et d'améliorer ainsi l'aspect physique des mâles de telle ou telle espèce. La démarche explicative de Darwin à propos de la sélection sexuelle dans *La Filiation de l'homme* est en cela exactement parallèle à celle qui a été mise en œuvre en 1859 dans *L'Origine des espèces* pour faire comprendre, à travers l'existence avérée de la sélection artificielle, l'existence probable

d'une sélection opérant librement au sein de la nature :

« De même que l'homme peut améliorer la race de ses coqs de combat en sélectionnant les volatiles qui sont victorieux dans l'arène, de même il apparaît que les mâles les plus forts et les plus vigoureux, ou ceux qui sont pourvus des meilleures armes, l'ont emporté à l'état de nature et ont conduit à l'amélioration de la race naturelle ou de l'espèce. Un léger degré de variabilité conduisant à quelque avantage, même léger, au cours de combats à mort réitérés suffirait à mettre en œuvre la sélection sexuelle ; or, il est certain que les caractères sexuels secondaires sont éminemment variables. De même que l'homme peut rendre plus beaux, selon ses critères de goût, ses coqs de basse-cour, ou plus précisément peut modifier la beauté acquise à l'origine par l'espèce parente, de même qu'il peut donner au Bantam Sebright un plumage nouveau et élégant, un port dressé particulier, de même il apparaît que les oiseaux femelles, à l'état de nature, par une longue sélection des mâles les plus attrayants, ont ajouté à leur beauté ou à d'autres qualités qui les rendent attrayants »

(ibid.).

Il semble donc d'une manière générale que chez presque tous les animaux à sexes séparés, il doive y avoir une compétition « périodique et constante » entre les mâles pour la possession des femelles, compétition au sein de laquelle la force, les armes et la beauté physiques des mâles d'une part, le choix exercé par les femelles d'autre part jouent un rôle déterminant.

Au terme d'un long recensement, Darwin aboutit à la conclusion suivant laquelle les caractères sexuels secondaires sont généralement plus accentués chez les mâles des espèces polygames. En voici la raison : on admet au départ qu'une prépondérance numérique des mâles sur les femelles constitue une condition favorable à la rivalité des mâles, donc au développement chez ces derniers de caractères sexuels secondaires plus ou moins marqués selon les individus, d'où il suit que les mieux armés l'emporteront dans la compétition reproductive. Or, la polygamie, qui est la situation où un seul mâle, en raison de sa force, de sa combativité ou de sa séduction, gouverne un harem de femelles, produit les mêmes effets que l'inégalité numérique des sexes : de nombreux mâles – « et ce sont certainement, écrit Darwin, les plus faibles et les moins attrayants » (ibid.) – ne pourront pas s'accoupler. On peut penser également qu'étant donné

cette situation, il faudra d'autant plus de qualités à un mâle non seulement pour conquérir, mais pour conserver ses femelles et protéger ses petits. Les mâles écartés de l'accouplement ne le sont pas toutefois d'une manière définitive, mais ne peuvent la plupart du temps s'unir qu'à des femelles moins vives, ce qui rejaillit négativement sur la qualité de leur descendance des deux sexes.

Les modifications qui déterminent les différences intersexuelles de l'apparence extérieure chez de nombreuses espèces sont généralement plus accusées chez le mâle que chez la femelle. Le fait que les mâles soient plus ardents, plus combatifs et qu'ils aient presque toujours l'initiative de la poursuite amoureuse entraîne indirectement chez eux un développement plus fréquemment remarquable des caractères sexuels secondaires. Il faut cependant se souvenir que l'apparente passivité des femelles n'exclut pas cependant, de leur part, un *choix* déterminant lors de l'acceptation du mâle.

Notes

[1] Soit une bande de papier de faible largeur, comportant évidemment deux faces. On en rapproche les deux extrémités, mais, avant de la refermer en anneau, on fait subir à l'une de ses extrémités une torsion de 180°. On referme par collage et l'on obtient un objet qui ne possède plus qu'une seule face et un seul bord, permettant donc, en suivant ce qui était au départ l'une de ses faces, de rejoindre d'une manière continue ce qui était initialement son revers. Son nom est celui de son inventeur, August Ferdinand Möbius (1790-1868), astronome et mathématicien allemand.

Chapitre VI

Le darwinisme dénaturé : darwinisme social, sociobiologie, eugénisme

I. – Erreurs premières

L'idée que la sélection naturelle, en tant que loi universelle de l'évolution, doit nécessairement, de ce fait, s'appliquer aussi, avec toutes ses conséquences cruellement éliminatoires, au fonctionnement et au devenir historique des sociétés humaines imprègne l'Occident depuis les années qui suivirent la parution de *L'Origine des espèces*.

Or, Darwin, dans le premier ouvrage zoologique – le *Voyage*, étant un récit, possède un statut différent – où il traite expressément de l'Homme et de la civilisation (*La Filiation de l'homme* de 1871), a argumenté avec une remarquable cohérence théorique son opposition à cette idée triviale dont l'hyperlibéralisme sélectionniste a fait, de Spencer à Friedrich von Hayek (1899-1992), l'axe de son idéologie.

Cette invraisemblable confusion, qui a dénaturé pendant plus d'un siècle l'interprétation complète et rigoureuse de la pensée de Darwin par le biais de l'ignorance ou du travestissement résolu de son anthropologie, est celle-là même que l'on voit se perpétuer dans la conscience commune et que réactivent encore trop de commentaires superficiels et d'introductions hâtives à une œuvre non lue Darwin serait à la fois le fondateur du « darwinisme social » propre au libéralisme extrême en même temps que le père d'un eugénisme ultra-interventionniste – ce qui est pour le moins contradictoire –, le garant de l'expansion coloniale impérialiste – combattue en principe par les libéraux anglais, dont il était proche –, le

propagandiste de la concurrence économique dure, un partisan du malthusianisme (alors qu'il en rejetait la principale recommandation : la limitation des naissances dans les classes pauvres) et le théoricien du « racisme scientifique » (qu'il haïssait).

Cette confusion a une histoire, qui commence aujourd'hui à être connue. Elle est due pour l'essentiel à trois causes parfaitement établies : l'hégémonie de la philosophie évolutionniste de Spencer pendant la période de l'ascension scientifique de la théorie darwinienne ; le développement coextensif de l'eugénisme de Galton en référence à la théorie sélective ; la conviction des « darwiniens » considérant *La Filiation* comme l'extension homogène de *L'Origine*.

II. – Le « darwinisme social » de Spencer et l'anthropologie de Darwin

L'ingénieur philosophe Herbert Spencer (1823-1903) expose sa propre « loi d'évolution » dans le « Plan général de la philosophie synthétique » du 6 janvier 1858, publié sous forme de « Programme » en 1860, deux ans avant la publication des *Premiers principes*, qui paraissent en 1862. La « loi d'évolution » décrit le passage des agrégats, par un processus d'intégration et de différenciation, d'un état primitif indéfini, incohérent et homogène vers un état défini, cohérent et hétérogène (processus correspondant à un accroissement de complexité conduisant jusqu'aux extrêmes raffinements organisationnels des corps vivants, de l'individualité humaine et des sociétés).

La « loi » ainsi énoncée sera appliquée à toutes les catégories de phénomènes et à tous les domaines du savoir, ainsi qu'à la théorie de la connaissance elle-même. Le versant sociologique de la pensée spencérienne est particulièrement représentatif des aspirations de la bourgeoisie industrielle anglaise : *la société est un organisme* et évolue comme un organisme. L'adaptation (pensée par Spencer en des termes fondamentalement lamarckiens qui n'intégreront le darwinisme que pour le trahir) est la règle de survie au sein d'une concurrence interindividuelle généralisée : les moins adaptés doivent être éliminés sans recours et sans

égard. Spencer s'opposera ainsi à toute mesure visant à venir en aide aux défavorisés et à toute forme de loi d'assistance. Ce qu'il emprunte à Darwin (mais à ce niveau, ce pourrait être aussi bien à Malthus) est donc le « noyau dur » de la théorie sélective telle qu'il le découvre au mois d'octobre 1858 lorsqu'il prend connaissance de la présentation commune des textes de Darwin et de Wallace devant la *Linnean Society* de Londres. Dès lors, son souci sera de l'appliquer non pas tant au domaine où son usage serait légitime (l'évolution des organismes), qu'à un univers au sein duquel Darwin en refuse précisément l'application mécanique : les sociétés humaines. C'est ainsi qu'il emprunte à Darwin, en dépit d'un lamarckisme revendiqué, la théorie de la sélection naturelle, rebaptisée « survie des plus aptes » afin d'en évacuer les éventuelles connotations anthropomorphiques.

À la faveur du concurrentialisme qui règne sur les mentalités des grands acteurs et soutiens de l'industrialisme victorien, la confusion s'établira entre les concepts et les théories. Darwin sera lu à travers la lunette de Spencer et doté d'appendices sociologiques spencériens ajustés aux réquisits idéologiques du nouvel état économique et social de la nation anglaise. La « sociobiologie » américaine, popularisée par Edward O. Wilson dans le dernier quart du xx^e siècle, ultime remaniement systématique du versant « social-darwiniste » du spencérisme, sera, dans son pansélectionnisme et ses tentatives d'intégration des sciences sociales sous l'autorité des sciences biologiques, l'héritière de cette erreur de lecture.

Il importe donc d'identifier, dans la logique de l'anthropologie de Darwin telle qu'elle s'expose intelligiblement, pour qui sait lire, au sein de *La Filiation de l'homme et la sélection sexuelle* (1871), ce qui l'oppose à l'hypersélectionnisme biologico-social de Spencer, véritable inventeur de l'improprement nommé « darwinisme social » et créateur de tous les paradigmes communs aux « sociobiologies » qui dans le monde entier accompagneront périodiquement l'essor tumultueux du système libéral.

III. – La civilisation, le matérialisme et la morale

Il faut ici revenir d'une manière plus approfondie, comme nous

l'annoncions au chapitre IV, sur l'analyse de cette clé du passage à la culture que constitue le concept d'*effet réversif de l'évolution*.

Figure logique centrale de l'anthropologie darwinienne (à distinguer de l'anthropologie évolutionniste), l'*effet réversif de l'évolution* [1] est ce qui permet de penser chez Darwin la transition progressive entre ce que l'on nommera par commodité la sphère de la *nature*, régie par la stricte loi de la sélection, et l'état d'une société *civilisée*, à l'intérieur de laquelle s'institutionnalisent des conduites qui s'opposent au libre jeu de cette loi.

Si ce concept n'est nulle part *nommé* dans l'œuvre de Darwin, il y est cependant *décrit* et opère dans certains développements importants (notamment les chap. IV, V et XXI) de *La Filiation de l'homme* de 1871, ouvrage dont nous avons vu en quel sens il constitue bien la poursuite cohérente, dans le registre de l'histoire évolutive de l'Homme naturel et social, de la théorie sélective exposée dans *L'Origine des espèces* de 1859. Il résulte d'un paradoxe identifié par Darwin au cours de son effort pour penser le devenir social et moral de l'humanité comme une conséquence particulière de l'application antérieure et universelle de la loi sélective à l'ensemble du monde animal.

Ce paradoxe peut se formuler ainsi : la sélection naturelle, principe directeur de l'évolution impliquant l'élimination des moins aptes dans la lutte pour l'existence, sélectionne dans l'humanité une forme de vie sociale dont la marche vers la « civilisation » tend à exclure de plus en plus, à travers le jeu lié de la morale et des institutions, les comportements éliminatoires. En termes simplifiés, *la sélection naturelle sélectionne la civilisation qui s'oppose à la sélection naturelle*. Comment résoudre un tel paradoxe ?

On doit avoir présent à l'esprit le fait que la sélection naturelle – il s'agit chez Darwin d'un point fondamental – sélectionne non seulement des variations organiques présentant un avantage adaptatif, mais aussi des *instincts*.

Parmi ces instincts avantageux, ceux que Darwin nomme les *instincts sociaux* ont été tout particulièrement retenus et développés, ainsi que le prouvent le triomphe universel du mode de vie sociale au sein de l'humanité et la tendancielle hégémonie des peuples « civilisés ».

Or, dans l'état de « civilisation », résultat complexe d'un accroissement de

la rationalité, de l'emprise grandissante du sentiment de « sympathie » et des différentes formes morales et institutionnelles de l'altruisme, on assiste à un renversement de plus en plus accentué des conduites individuelles et sociales par rapport à ce que serait la poursuite pure et simple du fonctionnement sélectif antérieur : au lieu de l'élimination des moins aptes apparaît, avec la civilisation, le devoir d'assistance qui met en œuvre à leur endroit de multiples démarches de secours et de réhabilitation ; au lieu de l'extinction naturelle des malades et des infirmes, leur sauvegarde par la mobilisation de technologies et de savoirs (hygiène, médecine, exercice corporel) visant à la réduction et à la compensation des déficits organiques ; au lieu de l'acceptation des conséquences destructrices des hiérarchies naturelles de la force, du nombre et de l'aptitude vitale, un interventionnisme rééquilibrateur qui s'oppose à la disqualification sociale.

Par le biais des instincts sociaux, la sélection naturelle, sans « saut » ni rupture, a ainsi sélectionné son contraire, soit : un ensemble normé, et en extension, de comportements sociaux antiéliminatoires – donc anti-sélectifs au sens que revêt le terme de sélection dans la théorie développée par *L'Origine des espèces* –, ainsi, corrélativement, qu'une éthique de la protection des faibles traduite en principes, en règles de conduite et en lois.

L'émergence progressive de la *morale* apparaît donc comme un phénomène indissociable de l'évolution, et c'est là une suite normale du matérialisme de Darwin et de l'inévitable extension de la théorie de la sélection naturelle à l'explication du devenir des sociétés humaines. Mais cette extension, que trop de théoriciens, abusés par l'écran tissé autour de Darwin par la philosophie évolutionniste de Spencer, ont interprétée hâtivement sur le modèle simpliste et faux du *darwinisme social* libéral (application aux sociétés humaines du principe de l'élimination des moins aptes au sein d'une concurrence vitale généralisée), ne peut en toute rigueur s'effectuer que sous la modalité de l'*effet réversif*, qui oblige à concevoir le renversement même de l'opération sélective comme base et condition évolutive de l'accession à la « civilisation ». C'est ce qui interdit définitivement que la « sociobiologie », qui défend au contraire, à l'opposé de toute la logique anthropologique de Darwin, l'idée d'une continuité *simple* (sans renversement) entre nature et société, puisse à bon droit se réclamer du darwinisme.

L'opération réversible est ainsi ce qui fonde la justesse finale de l'opposition nature/culture, en évitant le piège d'une « rupture »

magiquement installée entre ses deux termes : la continuité évolutive, à travers cette opération de renversement progressif liée au développement (lui-même sélectionné) des instincts sociaux, produit de cette manière non pas une rupture effective, mais un *effet de rupture* qui provient de ce que la sélection naturelle s'est trouvée, dans le cours de sa propre évolution, *soumise elle-même à sa propre loi* – sa forme nouvellement sélectionnée, qui favorise la protection des faibles, l'emportant, parce que avantageuse, sur sa forme ancienne, qui privilégiait leur élimination. L'avantage nouveau n'est plus alors d'ordre biologique : il est devenu *social*.

Darwin permet ainsi de penser le rapport nature/civilisation en échappant au double dogmatisme de la continuité (discours de type « sociobiologique ») et de la rupture (discours de type lévi-straussien), évitant aussi bien la réciproque extériorité du biologique et du social (un sociologisme qui excluait méthodologiquement la prise en compte de tout facteur naturaliste) que le réductionnisme ordinaire, pour lequel tout le social n'est que la traduction d'impulsions issues d'un niveau quelconque (variable suivant l'état historique des investigations sur le vivant) de la biologie. En bref, Darwin rend possible, dans la pensée de ce rapport complexe, un continuisme matérialiste imposant la représentation d'un renversement progressif (pensable en termes de divergence sélectionnée à l'intérieur de la sélection naturelle, elle-même en évolution et se soumettant de ce fait à sa propre règle avant d'entrer en régression sous sa forme ancienne) qui s'écarte des artefacts théoriques tels que le « bond qualitatif » tout en sauvant évolutivement l'indépendance finale des sciences de l'homme et de la société.

Corrélativement, Darwin produit, à travers le motif dialectique de la sélection des conduites antisélectives et du sentiment de sympathie, couplé avec celui de l'accroissement de la rationalité et de l'importance grandissante accordée par chaque sujet à l'opinion publique, une *théorie matérialiste des bases de la morale* qui préserve de même l'indépendance conquise par les décisions et la réflexion éthiques (grâce à l'effet de rupture produit par le renversement), tout en permettant de soustraire celles-ci à l'emprise dogmatique des morales théologiques de l'obligation transcendante.

IV. – Galton et l'eugénisme

La deuxième cause de méprise et de confusion fut la naissance de l'eugénisme. Son premier et principal théoricien fut un cousin de Darwin, Francis Galton (1822-1911), statisticien passionné en particulier par l'étude des phénomènes héréditaires. Il fit quelques études médicales, fut profondément marqué en 1859 par la lecture de *L'Origine des espèces*, et dès 1865 commença à produire les thèses fondamentales de la doctrine qui – combinant une forte conviction héréditariste, la crainte de la dégénérescence et le vœu compensatoire d'une sélection artificielle appliquée à l'humanité – allait prendre avec lui le nom d'*eugénisme*. La proposition de base en est assez simple : la sélection naturelle assurant dans l'ensemble du monde vivant la diversité des espèces et la promotion des plus aptes à partir du tri des variations avantageuses, la même chose devrait se produire dans la société humaine, eu égard en particulier aux caractères intellectuels. Or, la civilisation développée entrave le libre jeu de la sélection naturelle en favorisant la protection et la reproduction des existences médiocres. Il faut donc engager une action de *sélection artificielle* institutionnalisée afin de compenser ce déficit et d'alléger ce fardeau nuisible à la qualité biologique et psychique du groupe social. À la lumière de *La Filiation* de 1871, on comprend que cette attitude était inconciliable avec ce qu'allait énoncer l'anthropologie de Darwin et contradictoire avec le darwinisme strictement entendu (celui de Darwin), pour lequel la sélection artificielle ne peut être appliquée qu'aux plantes cultivées et aux animaux d'élevage. Pour Darwin, en effet, celui qui traiterait un autre être humain, quels que soient son degré d'éloignement racio-culturel et ses caractéristiques physiques ou psychiques, comme autre chose que son « semblable » contreviendrait à la loi proprement civilisationnelle de l'extension progressive de la sympathie et régresserait sur l'échelle de l'évolution humaine jusqu'à l'état de sauvagerie ancestrale :

« L'aide, écrit Darwin, que nous nous sentons poussés à apporter à ceux qui sont privés de secours est pour l'essentiel une conséquence inhérente de l'instinct de sympathie, qui fut acquis originellement comme une partie des instincts sociaux, mais a été ensuite, de la manière dont nous l'avons antérieurement indiqué, rendu plus délicat et étendu plus largement. Nous ne saurions réfréner notre sympathie, même sous la pression d'une raison implacable, sans porter atteinte à la partie la plus noble de notre nature. Le chirurgien peut se durcir en pratiquant une opération, car il sait qu'il est en train d'agir pour le bien de son patient ; mais si nous devons intentionnellement négliger ceux qui sont faibles et sans secours, ce ne

pourrait être qu'en vue d'un bénéfice imprévisible, lié à un mal présent qui nous submerge. Nous devons par conséquent supporter les effets indubitablement mauvais de la survie des faibles et de la propagation de leur nature » (*La Filiation de l'homme*, chap. V).

Galton, qui non plus que d'autres ne pressent ce que Darwin écrira en 1871, et qui ne peut, en tout état de cause, l'entrevoir dans les années 1860, poursuit donc sa tâche d'explication militante de l'urgence d'une politique eugéniste scientifiquement conduite pour freiner la dégénérescence probable des civilisés : il tente de démontrer le caractère héréditaire des qualités intellectuelles et d'établir statistiquement la stricte hérédité du génie (*Hereditary Genius*, 1869) en faisant totalement abstraction des facteurs éducatifs. L'eugénisme de Galton, ainsi que le rapporte Darwin lui-même dans *La Filiation* (chap. V), était hostile à la « reproduction des pauvres et des insoucians », pensée comme un obstacle à l'augmentation numérique des hommes « supérieurs ». Darwin conclura quant à lui, à l'inverse, en défendant le principe d'une compétition ouverte à tous, répondant ainsi, à partir de l'idée d'une sélection encore nécessaire pour améliorer l'homme *en tant que sujet des valeurs de civilisation*, à la fois au malthusianisme et à l'eugénisme galtonien. À la fin de *La Filiation de l'homme*, en effet (chap. XXI : « Conclusion principale »), Darwin, défendant ses propres conclusions contre toutes formes de sélection artificielle appliquée aux sociétés humaines, écrit :

« Par conséquent, notre taux naturel de croissance, même s'il conduit à de nombreux et évidents malheurs, ne doit d'aucune manière être grandement diminué. Il devrait y avoir compétition ouverte pour tous les hommes ; et l'on ne devrait pas empêcher, par des lois ou des coutumes, les plus capables de réussir le mieux et d'élever le plus grand nombre de descendants. »

Il s'agit de n'entraver par aucun artifice coercitif ou limitatif le libre jeu d'une compétition dans laquelle les individus, *quelle que soit leur origine sociale*, doivent avoir la possibilité de prouver leur valeur. Darwin défend en toutes lettres le droit des plus pauvres à la procréation, refusant donc implicitement de considérer la pauvreté comme l'indice d'une infériorité héréditaire. Le malthusianisme est d'abord rejeté parce qu'il heurte le principe même de la poursuite du perfectionnement sélectif au sein des sociétés humaines. Mais il ne faut pas oublier que les modalités de cette « poursuite » sont *éthiques*, donc opposées à la version éliminatoire,

supplantée dans l'évolution, de la sélection naturelle :

« Si importante qu'ait été, et soit encore, la lutte pour l'existence, cependant, en ce qui concerne la partie la plus élevée de la nature de l'homme, il y a d'autres facteurs plus importants. Car les qualités morales progressent, directement ou indirectement, beaucoup plus grâce aux effets de l'habitude, aux capacités de raisonnement, à l'instruction, à la religion, etc. que grâce à la sélection naturelle ; et ce, bien que l'on puisse attribuer en toute assurance à ce dernier facteur les instincts sociaux qui ont fourni la base du développement du sens moral. »

L'interventionnisme social de Darwin est donc rééquilibrateur : il s'agit de maintenir ouverte la voie de la *civilisation* qui impose de produire « un grand nombre d'hommes bien doués », c'est-à-dire faisant le plus grand cas de l'altruisme et de la solidarité.

Tout en affinant l'application des méthodes statistiques à la biologie, les continuateurs de Galton – les « biométriciens » ralliés au principe de la sélection darwinienne, notamment Karl Pearson (1857-1936) – partageront avec lui la responsabilité historique de l'élaboration première de la doctrine eugéniste. On pourrait noter ici que l'infléchissement propre au travail de Galton, qui substitue à l'importance chez Darwin de l'individualité biologique et de ses avatars évolutifs celle d'un ensemble populationnel soumis en tant que tel à la sélection, favorise d'emblée tous les discours et entreprises à venir qui vont, au nom de l'amélioration de la qualité biologique du groupe social en tant que tel, recommander comme nécessaire l'élimination de certaines catégories d'individus porteurs de « mauvaises » variations. L'opposition entre la conception galtonienne et la conception darwinienne de la variation éclate d'ailleurs vers la fin des années 1870, au sein d'une histoire complexe qui est à la fois celle de l'émergence de la biologie mathématique et celle des idéologies de l'optimisation normalisante du niveau biologique des populations. On retiendra ici, seulement, l'idée d'un risque constant d'enfermement de la rationalité mathématique en elle-même, d'oubli des réalités biologiques de l'organisme et de disparition de l'individu derrière l'écran des mesures, des caractères quantifiables et des abstractions statistiques. Comme à un autre niveau l'anthropologie physique, la biométrie, comportant le trait constitutionnel d'une déshumanisation méthodologique relative de son objet était parfaitement susceptible, sous l'action de certaines forces politico-idéologiques, de servir d'instrument à des prescriptions et à des

pratiques interventionnistes sur la vie et la reproduction des individus, au nom de la qualité biologique de la communauté, et ce, d'autant plus que chez son principal inspirateur, Galton, le penchant élitiste était initial, et que son premier continuateur, Pearson, optait clairement pour une « modification de la fertilité relative des bonnes et des mauvaises souches » au sein du groupe social (formule qui, au passage, rend problématique et toujours instable la distinction entre un eugénisme « positif » et un eugénisme « négatif »). Corrélativement, la science quantitative naissante nourrissait déjà le projet d'une annexation des sciences sociales. La génétique mendélienne, après un débat houleux avec la biométrie, l'intégrera progressivement à son versant quantitatif, et des généticiens prendront alors le relais de l'eugénisme, soutenu également par de nombreux médecins, naturalistes et sociologues biologistes au cours des premières décennies du xx^e siècle.

Une chose est à retenir : l'eugénisme, dans son acte de fondation moderne (galtonien), est profondément pénétré de l'idée, qui sera universellement reprise, que dans les sociétés civilisées, la sélection naturelle, du fait des diverses mesures de protection sociale et sanitaire, ainsi que des conditions générales de confort qui maintiennent les existences individuelles à l'écart de tout risque majeur, ne joue plus le rôle discriminant et éliminatoire qu'elle assurait dans la « nature », et dont l'effet était de privilégier les meilleures souches sur le plan de la survie différentielle et de la reproduction. D'où la crainte, étayée de mille exemples, d'une « dégénérescence » globale (thème déjà acclimaté par la psychiatrie héréditariste) des populations humaines au niveau de leurs caractéristiques biologiques. D'où enfin la recommandation de mesures institutionnelles d'intervention correctrice et compensatoire visant à restaurer la qualité biologique du groupe par l'introduction d'une sélection artificielle appliquée à ses membres. Là se trouve le noyau théorique de l'eugénisme moderne, et l'on a vu à quel point Darwin y était opposé. L'idée d'un Darwin eugéniste est l'une des mystifications les plus graves qui aient pu émaner des eugénistes eux-mêmes et, simultanément, de l'ignorance de la plupart de ceux qui ont fait mine de les combattre.

La complexité extraordinaire des rapports entre eugénisme et darwinisme social dans les différents pays qui ont été le théâtre de la diffusion des idées nées de la biologie moderne est telle qu'aucune règle absolument constante ne saurait être formulée pour définir une homogénéité doctrinale réellement stable, à l'exception peut-être de celle attachée au schéma de

base qui vient d'être décrit (défaut de sélection naturelle → dégénérescence → sélection artificielle). Aux États-Unis, qui sont à la fois le territoire de l'exportation massive du « darwinisme social » hyperlibéral de Spencer (lequel ne comportait pas, tout au moins chez son fondateur, la prescription de mesures eugénistes ou racistes) et une terre d'immigration multiraciale, d'esclavage et de ségrégation, l'eugénisme stérilisateur d'activistes institutionnels tels que Charles B. Davenport (1866-1944) et Henry H. Laughlin (1880-1943) sévit cruellement pendant une longue période qui commence vers 1904. Les « faibles d'esprit », les porteurs de maladies déclarées « héréditaires » et les pauvres sont les cibles de ce terrible mouvement. Des pratiques analogues se développent dans les pays scandinaves. En Allemagne, la grande figure d'Ernst Haeckel (1834-1919), naturaliste lamarckien fondateur du *Sozial-Darwinismus* national, se mêle à l'eugénisme et au « combat pour la civilisation » (*Kulturkampf*) engagé par Bismarck, développant dans ses ouvrages de vulgarisation les thèmes de l'euthanasie et de la « sélection spartiate », qui se retrouveront au cœur des motifs clés du nazisme, que développeront dans leurs laboratoires les « hygiénistes raciaux » Alfred Ploetz (1860-1940), Ernst Rüdin (1874-1952), Eugen Fischer (1874-1967) et bien d'autres. Les mesures nazies de stérilisation humaine se déploieront entre 1933 et 1940, et le programme d'élimination des Juifs, considérés comme dysgéniques, sera appliqué à leur suite.

En France, l'eugénisme d'un Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) demeure étroitement lié aux slogans d'un « darwinisme social » peu nuancé, et les déclarations eugénistes demeureront essentiellement des exhortations, bien que la proximité de l'Allemagne et l'épuration nazie aient fait rêver plus tard quelques médecins racistes tels que le gobinien René Martial. L'eugéniste le plus connu fut sans doute alors le médecin (émigré aux États-Unis) Alexis Carrel (1873-1944), prix Nobel en 1912, auteur du célèbre ouvrage *L'Homme, cet inconnu* (1935), où il se montre le répétiteur médiocre du discours ordinaire de l'hygiène raciale allemande et de l'eugénisme stérilisateur américain. Carrel, partisan déclaré, en 1936, des mesures nazies d'épuration biologique de la race et promoteur de l'usage des chambres à gaz pour le traitement « humain et économique » du problème posé à la société par certains délinquants et malades mentaux. Carrel, créant et dirigeant sous l'autorité du maréchal Pétain une « Fondation française pour l'étude des problèmes humains » à vocation eugéniste fort proche de celle dont le Norvégien Jon Alfred Hansen Mjøen (1860-1939) avait fait le projet en 1915. Carrel, envoyant ses équipes

enquêter sur la « qualité biologique » des familles immigrées pendant l'Occupation de la France par les nazis. Carrel, adhérant au Parti populaire français, collaborationniste, de Jacques Doriot. Carrel, rêvant d'une « aristocratie biologique héréditaire » et de la fin de la démocratie. Carrel, dont la France efface aujourd'hui le nom, malgré les efforts de certains nostalgiques, sur les plaques de ses rues et de ses établissements publics.

De Darwin au nazisme, la voie est sinueuse et traversée de courants dont la caractéristique commune est la trahison de la pensée intégralement développée de Darwin. La vérité sur ce que Darwin a écrit sur l'Homme doit être cherchée non pas dans l'ouvrage où il n'en dit rien (*L'Origine des espèces*), mais dans celui où il en parle (*La Filiation de l'homme*) – et où il explique que l'émergence de la morale et de la civilisation, fruit de l'évolution conjointe des instincts sociaux et de la rationalité, est indissociable du mouvement d'extension indéfini de la *sympathie*. Le transformisme darwinien en anthropologie ouvre ainsi la voie d'une compréhension scientifique des conditions de possibilité d'une éthique débarrassée de tout présupposé religieux. D'une éthique qui explique les valeurs dans leur genèse évolutive, comme tous les autres faits du devenir humain, en les rendant à la responsabilité purement humaine de ceux qui s'en reconnaissent les sujets.

V. – L'antiracisme de Darwin

L'engagement antiraciste de Darwin est d'abord une question de fait. On ne saurait trop rappeler sa détestation violente de l'esclavage, inscrite dans le récit du *Voyage*, dans sa correspondance de jeunesse avec Henslow ou John Maurice Herbert (1808-1882), ainsi que dans les lettres écrites beaucoup plus tard à son ami le botaniste américain Asa Gray (1810-1888) durant la guerre de Sécession. On connaît par ailleurs sa sympathie pour la théorie monogéniste (défendant la thèse d'une origine unique pour l'humanité) et son opposition – à travers ses partisans du *X-Club* et de l'*Ethnological Society* – au polygénisme raciste et antiabolitionniste des membres de l'*Anthropological Society of London*, dont l'animateur, James Hunt (1833-1869), ennemi des darwiniens, tournait en dérision les traits physiques et comportementaux des Noirs, et faisait du thème de l'inégalité irréductible des races le motif central de son plaidoyer en faveur d'une politique coloniale dure.

Toujours aux fins d'accréditer une thèse illogique, on s'est longtemps complu à évoquer les réactions du jeune Darwin voyant pour la première fois des Fuégiens dans leur milieu naturel, mais on a toujours oublié de citer le texte du *Voyage* où il souligne les effets rapides de la civilisation sur les Fuégiens introduits à la cour d'Angleterre et ramenés par le *Beagle* dans leur pays natal, ainsi que leur grande similitude psychologique et affective avec ceux qui les raccompagnaient.

L'antiracisme de Darwin est ensuite un choix éthique enraciné dans sa théorie, et la conséquence stricte de son anthropologie évolutive ; le sentiment de *sympathie*, produit des *instincts sociaux* sélectionnés, tend naturellement à s'étendre à l'humanité entière :

« À mesure que l'homme avance en civilisation, et que les petites tribus se réunissent en communautés plus larges, la plus simple raison devrait aviser chaque individu qu'il doit étendre ses instincts sociaux et sa sympathie à tous les membres de la même nation, même s'ils lui sont personnellement inconnus. Une fois ce point atteint, seule une barrière artificielle peut empêcher ses sympathies de s'étendre aux hommes de toutes les nations et de toutes les races. Il est vrai que si ces hommes sont séparés de lui par de grandes différences d'apparence ou d'habitudes, l'expérience malheureusement nous montre combien le temps est long avant que nous les regardions comme nos semblables »

(*La Filiation de l'homme*, chap. IV).

Il faudra répéter longtemps encore, faute d'obtenir que l'on lise *La Filiation de l'homme* avec l'intelligence requise par son articulation au sein de la cohérence globale de la théorie sélective, que Darwin n'était ni « darwiniste social », ni eugéniste, ni raciste, ni néo-malthusien, ni impérialiste, ni proesclavagiste, mais très exactement l'ennemi de tous ces dispositifs de forces idéologiques qui ont tenté récursivement d'utiliser son rayonnement scientifique pour se donner l'ancrage naturaliste dont ils avaient besoin lors de chacune de leurs résurgences.

Darwin a pris position clairement, on l'a vu, contre l'eugénique proposée par Galton, ce qui ne l'empêchait nullement de prendre en considération point par point les arguments galtoniens et la statistique biométrique ; malgré le calme de son caractère et sa prudence d'innovateur scientifique toujours soucieux d'éviter les éclats publics, il s'est toutefois engagé

personnellement contre le racisme, et il a argumenté cette position éthique dans *La Filiation* ; par ailleurs, tout en ayant emprunté à Malthus un élément de modélisation mathématique qu'il a clairement appliqué aux dynamiques d'accroissement des populations végétales et animales sur des territoires aux dimensions et aux ressources limitées, il a refusé l'application des recommandations malthusiennes aux sociétés humaines ; il a combattu de même les effets d'exténuation physique et morale introduits outre-mer dans les populations indigènes par l'effraction mortifère de la domination coloniale ; il éprouva enfin durant sa vie entière une aversion sans limites pour l'esclavage et pour chaque forme rencontrée d'humiliation ou de domination brutale de l'homme par l'homme. Tout cela est aujourd'hui – au prix d'un effort explicatif qui est encore loin d'être achevé – connu et vérifié.

La mise en accusation, contre l'évidence logique, historique et textuelle, d'un Darwin rendu responsable, suivant l'opportunité, de tous les fléaux inégalitaires et suprématistes qui ont défiguré le xx^e siècle, ne saurait être totalement innocente chez ceux qui détiennent en principe la possibilité d'accéder aux sources les plus propres à l'invalider. L'un des programmes d'étude de l'épistémologie historique des discours circum-darwiniens pourrait être, dans la période contemporaine, l'analyse des stratégies sous-jacentes à ce genre d'obstination.

Notes

[1] Patrick Tort, *La Pensée hiérarchique et l'évolution*, Paris, Aubier, 1983.